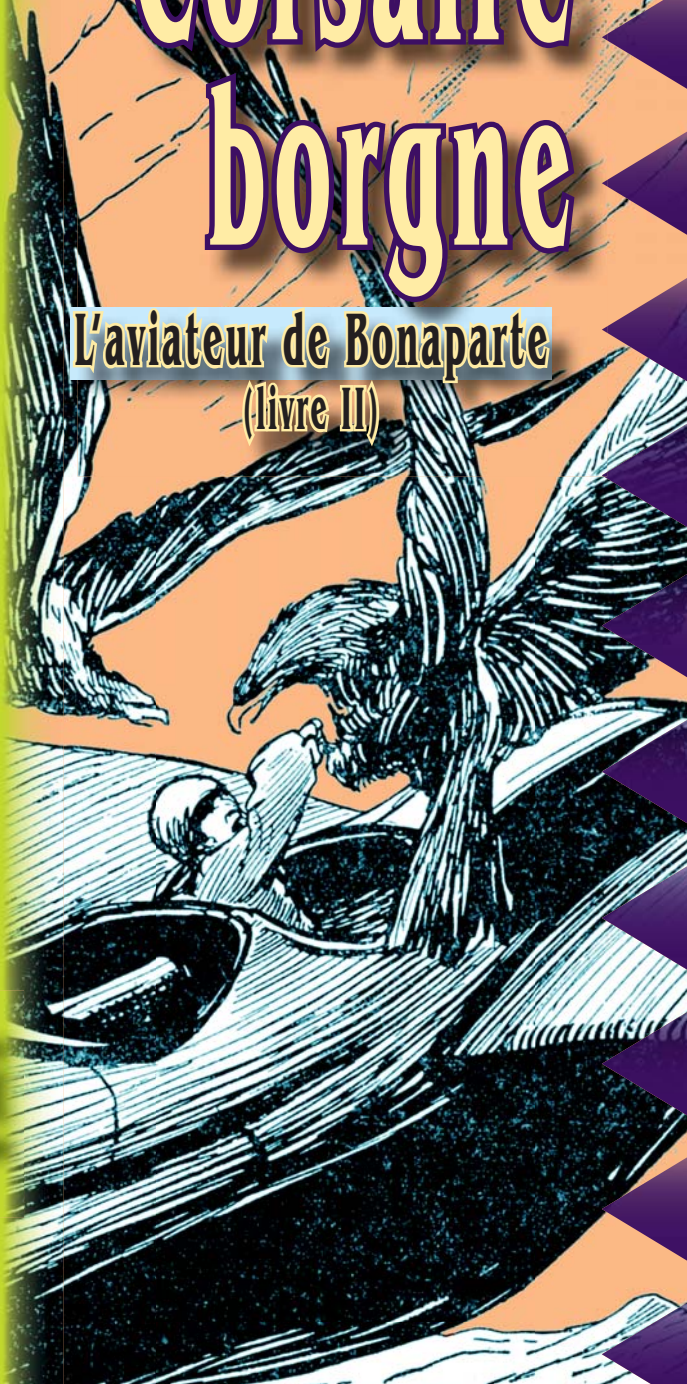


JEAN
D'AGRAIVES

Le Corsaire borgne

L'aviateur de Bonaparte
(livre II)



U COLLECTION
CHRONIE
l'utopie devient l'histoire

chez **FRNG** EDITIONS
P.R.N.C. EDITIONS

Même auteur, même éditeur :



Tous droits de traduction de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Conception, mise en page et maquette : © Éric Chaplain

Pour la présente édition : © PRNG EDITIONS — 2008/2009/2017/2020

PRNG Editions (Librairie des Régionalismes) :

48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.36634.098.3

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissons passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part: cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

JEAN D'AGRAIVES

LE CORSAIRE BORGNE
L'AVIATEUR DE BONAPARTE
(LIVRE II)



RÉSUMÉ DU LIVRE I^{er}

Dès sa prise de commandement de l'Armée Française d'Italie, Bonaparte s'est heurté aux manœuvres occultes d'une redoutable association de malfaiteurs, le Sept de Pique, qui, au service de l'Autriche et de l'Angleterre, n'a cessé, par les moyens les plus odieux, de contrecarrer son action.

Grâce au policier Jourdain, très attaché à sa fortune, le général a acquis la conviction que le chef de ces malfaiteurs, connu sous le nom de Pique-Maître, n'est autre que le ci-devant vicomte d'Erlande, génie du mal, couvrant l'Europe du tissu de ses intrigues destinées à abattre la République.

Le vicomte d'Erlande ne se borne d'ailleurs pas à la trahison. Il met d'autre part tout en œuvre pour s'emparer de la fortune considérable de sa cousine, M^{lle} de Clavaillan, dont il a fait, sous la Terreur, guillotiner le père à Brest.

La jeune fille a provisoirement échappé aux griffes des bandits grâce au chevalier de Trélern, « l'aviateur de Bonaparte », à son « mécano » Antoine Clou et au brigadier Rossignol, dit le Sabreur des Quinze-Reliques.

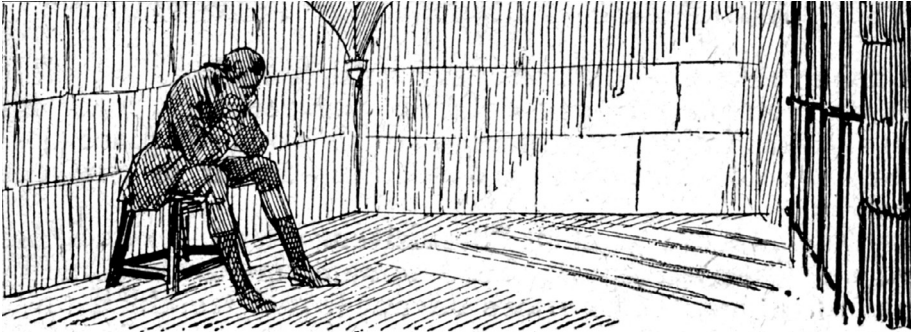
Elle a retrouvé son grand-père, le corsaire Kériou le Borgne, terreur de la marine anglaise et le fidèle gabier Daoulas, après maintes péripéties dramatiques et pittoresques.

Par ruse enfin, le Pique-Maître a fait arrêter à Venise le noble Guido Morosini, un patricien très en faveur de l'alliance avec la France et dont l'énorme baron Katz, envoyé de la cour de Vienne, redoute l'influence libérale.

Dans le même temps, l'âme damnée du vicomte, la belle Camille, une espèce de virago qui s'habille fréquemment en homme, a réussi à séquestrer la fiancée de Morosini ; la belle Carlotta Rienzi.

Le hasard a fait que Jourdain et Trélern venus à Venise en mission tout à fait secrète à bord de la machine volante du Chevalier, le Vélivole, aient réussi à délivrer la malheureuse jeune Italienne.





Sous les plombs de Venise

CHAPITRE PREMIER : INQUISITEURS ET TORTIONNAIRES

Depuis douze jours déjà, le jeune patricien Guido Morosini languissait dans un abominable cachot, sous les toits de plomb du Palais ducal. Par un de ces matins éblouissants de la fin d'avril, alors qu'il eût fait si bon vivre libre sous le ciel, il restait assis sur un escabeau, les coudes sur les genoux et le menton dans les mains. En pensant à sa douce Carlotta, en revoyant la scène douloureuse de l'arrestation et tout ce qui l'avait suivie, il souffrait mille morts.

Que lui reprochait-on ? Il ne pouvait encore le comprendre n'ayant nul reproche à se faire, d'aucun point de vue. Pourquoi cette captivité ? C'était inexplicable, affolant !.. Il se rongea les poings pour ne pas éclater en cris de rage.

Pendant le trajet en gondole, Messer Grande s'était refusé à parler. Des archers avaient pris livraison du prisonnier débarqué derrière le palais, sur le Rio Palazzo. On l'avait fait entrer alors dans un vaste bâtiment, gravir des escaliers, suivre des galeries sonores, traverser successivement deux pièces où travaillaient des scribes.

Enfin, il s'était trouvé en présence d'un homme revêtu de la robe patricienne, un sénateur qu'il connaissait. Il avait eu un mouvement pour s'élancer vers celui-ci, mais un regard plus froid que le marbre l'avait cloué sur place.

— Le voici, Excellence, disait simplement le chef des archers.

— C'est bien, répondait l'inquisiteur d'État — l'un de ces trois terribles magistrats, fréquemment renouvelés, qui formaient le tribunal arbitraire devant lequel tremblait toute la ville d'or.

— Fouillez-le ».

Les archers obéissaient. Après un mouchoir et quelques menus objets usuels, ils avaient trouvé, dans une poche intérieure, l'enveloppe fermée contenant — du moins, Guido le croyait-il — les lettres de saint François de Paule. L'inquisiteur s'en était emparé avec empressement.

Sans aucun des ménagements dont Guido Morosini eût jugé digne un contenu si précieux, le juge ouvrait l'enveloppe scellée et commençait d'examiner une série de papiers qui s'y trouvaient enfermés. À vrai dire, quoiqu'à distance de la table où s'étaient étalés les documents, Guido avait bien vu qu'ils ne ressemblaient guère à ce qu'il s'imaginait de lettres écrites par le grand saint de la Calabre.

Après chaque nouveau papier consulté, l'inquisiteur jetait sur le prisonnier un long regard où le jeune homme lisait, malgré la feinte impassibilité, la surprise, l'indignation et même — mais pourquoi donc ? — une sorte de dégoût. La petite liasse entièrement examinée, le sénateur s'était retourné pour l'enfermer avec soin dans un coffre de fer renforcé d'énormes pentures, puis il posait cette seule question :

— Guido Morosini, d'où tenez-vous ces pièces ?

— Elles m'ont été remises, enveloppées, par ma fiancée, Carlotta Rienzi. Ce sont, comme vous l'avez pu voir, de précieuses lettres de saint François de Paule. Elle les tenait, elle-même, de la Broffa, la Bohémienne bien connue, qui les lui avait vendues comme talisman, pour me porter chance... ».

Quelque chose comme une ombre de sourire avait alors passé sur le visage sévère du juge, qui disait seulement aux archers :

« C'est bien. Mettez-le en dépôt ».

On avait emmené Guido par une porte opposée à celle qui lui avait donné accès dans le cabinet de l'inquisiteur. Et l'on avait recommencé à gravir des escaliers, à parcourir des couloirs, jusqu'à ce qu'on eût atteint une lourde porte chargée de ferrures et de verrous rébarbatifs.

Les sbires introduisaient alors le jeune homme dans une sorte de vaste grenier partagé dans toute sa longueur par une cloison longitudinale où s'ouvraient, de place en place, des baies fortement grillées, sous les Plombs.

Le couloir extérieur ainsi réservé, très bas de plafond, était éclairé par deux petites lucarnes grillées montrant le ciel où volaient les pigeons de Saint-Marc. À l'intérieur s'élevaient d'autres cloisons perpendiculaires à la première, de façon à former un certain nombre de cellules, fort sombres, à ce qu'on pouvait voir par les grillages.

La raison en était qu'une maîtresse poutre énorme descendait très bas devant les lucarnes et en offusquait presque toute la lumière.

Comme les archers entraînaient Guido vers le fond du grenier, des cris effroyables avaient éclaté, le glaçant de terreur. On eût dit des hurlements à la mort d'un chien enchaîné.

Dans un premier cachot, un être à demi nu et d'une affreuse maigreur, le corps agité d'un tremblement perpétuel, se tenait accroché aux barreaux par les griffes de ses vieilles mains flétries. Tourné vers la plus proche lucarne, sur laquelle il fixait ses yeux troubles, il cherchait, pour ainsi dire, à boire la rare lumière.

Au passage du petit cortège, il avait eu un rire sinistre. Un peu plus loin, ç'avait été une sorte de monstre velu qui, violemment, s'était abattu contre le grillage, grinçant des dents, soufflant de furie. Passant ses bras simiesques

à travers les barreaux, il cherchait à saisir au passage les sbires ou leur prisonnier et puis il vociférait en bavant :

« Canailles !.. canailles !.. Valets de bourreau, vous croyez toujours m'échapper ? Mais vous me paierez mes souffrances, car je suis le Vampire du Lac Noir !.. Avec quelle joie je vous planterai mes dents dans la gorge, pour sucer votre sang, tout votre sang !.. ».

Et il bondissait, hérissant sa crinière et sa barbe incultes. « Oh ! celui-là, avait fait l'un des sbires d'un ton léger, il y a longtemps qu'il est fou... C'est lui qui fait le chien. On est obligé de prendre beaucoup de précautions pour lui apporter sa nourriture ou quand il est devenu absolument nécessaire de nettoyer sa cellule. Comment comprendre pourquoi on le garde là ? Il serait aussi bien mort, et la lagune n'est pas loin... ».

Guido défaillait d'horreur. C'est à peine s'il s'était aperçu qu'on le jetait dans la dernière cellule de la rangée, où il s'était laissé tomber sur le plancher. Il touchait le fond du désespoir.

Tout d'abord, le cachot était resté vide. Et puis les archers revenaient porteurs d'un grabat, d'un escabeau et d'un affreux baquet, les trois meubles strictement indispensables. Quelle condition abominable pour un homme délicat et accoutumé à tout le luxe d'un palais !..

Enfin, le soir était venu. Un geôlier apportait, ainsi qu'il le ferait désormais deux fois par jour, une mauvaise nourriture. Comme, incapable d'avaler, le jeune homme dédaignait cette mangeaille, il avait vu apparaître de tous côtés d'énormes rats, gros presque comme des chats, et qui s'étaient féroce ment battus pour se l'arracher. D'ignobles gargouillements, et le bol ainsi que l'assiette de fer se trouvaient nets en un clin d'œil.

La nuit avait été atroce, troublée par les jeux des bêtes dégoûtantes, par les hurlements et les bonds du fou, par le fracas insupportable de l'horloge de la cathédrale qu'on eût crue installée dans le grenier même.

Les jours avaient passé depuis. Guido se demandait ce qu'il allait advenir de lui. Il savait que des prisonniers étaient restés toute leur vie sous ces Plombs, étouffant dès que le soleil chauffait un peu. D'autres avaient disparu pour toujours. La rage le secouait à la pensée qu'il ne connaîtrait peut-être jamais les motifs de son incarcération.

Et que devait penser Carlotta ! Elle s'était évanouie en le voyant arrêter. Quel coup atroce pour cette nature si sensible ! Ah ! pouvoir lui parler seulement !..

Il se martyrisait, avec une sorte de joie amère, à retourner dans sa tête enfiévrée ces pensées funèbres, quand il entendit jouer toute la série de verrous et de serrures à la porte du grenier. Il tressaillit. L'effroi l'envahit. Que signifiait cette visite inusitée ? Quinze heures ⁽¹⁾ venaient à peine de sonner à Saint-Marc et ce n'était pas alors que, d'ordinaire, le geôlier, fort régulier, lui apportait le premier repas.

(1) Dix heures du matin, selon le système alors employé pour mesurer le temps à Venise.

Ce n'était, d'ailleurs, pas le geôlier, mais deux sbires. Ils ouvrirent la cellule et respectueusement annoncèrent :

« Vous allez venir avec nous, signor ».

Entre les deux archers, il parcourut, en sens inverse, les couloirs et les escaliers qui l'avaient conduit en ce triste lieu et, de nouveau, il fut mis en présence de l'inquisiteur de service. Ce sénateur n'était pas celui qui avait donné l'ordre d'incarcération et, à sa vue, Guido eut un nouveau et plus vif instant d'espoir. Il retrouvait là un grand ami de feu son père. S'arrachant aux sbires, il se précipita vers la table derrière laquelle le patricien était assis, grave dans son costume d'inquisiteur :

« Ah ! c'est vous, cher signor Lorédan, quel bonheur ! Vous enfin vous me connaissez bien. Vous savez que je suis incapable de commettre aucune mauvaise action, de conspirer contre la République. Vous me savez bon citoyen et observateur des lois. Vous allez me dire de quel crime absurde je suis accusé, et que cette accusation a été reconnue fausse, et que vous allez me rendre la liberté... ».

Les questions, les suggestions se pressaient sur ses lèvres... Mais Lorédan n'avait point pris la main tendue que, si souvent, il avait pressée au palais Morosini, lorsqu'il y venait assister à quelque repas de fête, à une redoute, à un concert, à une affectueuse réunion d'amis intimes... Sa figure demeurait aussi froide que celle de l'inquisiteur déjà vu en ce lieu une douzaine de jours auparavant.

Tout interdit, Guido se tut, puis il reprit avec véhémence : « Mais, qu'avez-vous ? Vous ne me reconnaissez donc pas ? Guido Morosini, Guido, le fils de votre cher ami, l'enfant que vous avez fait sauter jadis sur vos genoux ? »

L'homme de justice — si les façons sommaires de pareils magistrats avaient rien de commun avec la justice — ne bougea point. Pas un muscle de sa face figée ne frémit. Il continuait à fixer sur Guido un œil morne et glacial. Pourtant, le jeune homme ne pouvait croire à tant d'insensibilité. Il reprit :

« Oh ! mais, pourquoi ne me répondez-vous pas ?.. Vous me regardez comme un traître à la République ?.. Mais rassurez-vous, signor, je suis toujours digne d'être votre ami et de toucher votre main... ».

L'inquisiteur ne cilla point davantage. Alors Guido se sentit envahir par la colère ; avec agitation, il protesta :

« Cela, vraiment c'est épouvantable... Ainsi, on va arracher les gens à leur vie tranquille et à leurs affections et on les enferme comme des malfaiteurs sans leur donner un mot d'explication !.. Mais parlez au moins ! Qu'est-ce que cet arbitraire ?.. Qu'est-ce que cette cruauté ? Vous vous imaginez défendre ainsi le bien de la ville ? Mais c'est de ce manque d'humanité, c'est de cette injustice qu'elle périra et que, vous, vous sombrerez avec elle, ainsi que vos fortunes et vos noms dont vous êtes si fiers ! »

Il comprit bientôt qu'il se heurtait aussi bien à un mur. Cet homme était de pierre. Il ne connaissait que Venise et les intérêts du patriarcat ! D'ailleurs aussitôt devenus inquisiteurs, tous les patriciens agissaient ainsi.

Dévorant sa rage, Guido baissa la tête.

Alors, montrant le paquet que le jeune homme croyait avoir reçu de sa fiancée, le magistrat demanda d'une voix blanche :

« Guido Morosini, que pensez-vous de ce pli saisi sur vous et qui fut aussitôt enfermé sous vos yeux dans le coffre de force ? »

Le fiancé de Carlotta ne pouvait que renouveler ses premières déclarations, faites douze jours auparavant. L'inquisiteur l'interrompit.

« Vous persistez à affirmer que ces papiers vous furent remis par la signorina Rienzi ? »

Guido regarda Lorédan avec une stupeur véritable.

« Comment cela, si je persiste ? Pourquoi ne persisterai-je point ? Et je le répéterai d'ailleurs autant de fois qu'on le voudra. »

Le regard glacial du juge pénétra jusqu'au fond de l'âme du fils de son défunt ami, mais il ne sut point, cependant, y démêler la vérité.

« Mensonges ! proféra-t-il seulement.

— Mensonges ? cria Morosini. Quiconque m'eût jeté au visage pareille insulte quand j'étais libre l'eût promptement payé de sa vie. »

L'inquisiteur ne parut pas plus ému par cette explosion. Guido fit un violent effort sur lui-même pour retrouver son calme.

« Écoutez, reprit-il, la signorina Rienzi pourra corroborer mes dires.

— Par malheur, fit Lorédan, la signorina Rienzi est malade très gravement, d'une violente fièvre cérébrale, et donc hors d'état de répondre. »

Pour un instant, Morosini ne pensa plus qu'à Carlotta. Il devint pâle comme son jabot.

« Malade... une fièvre cérébrale ? Mais alors elle est en danger. Signor Lorédan, laissez-moi me rendre auprès d'elle pour deux heures, et je vous donne ma parole de revenir aussitôt me constituer prisonnier. »

Il se tordait les mains d'angoisse.

« Eh ! il s'agit bien de cela ! reprit l'inquisiteur sévère. Vous avez à vous justifier avant tout si vous le pouvez.

— Me justifier ? Moi ! Et de quoi ? »

Devant le silence du juge et son sourire énigmatique, Guido reprit passionnément :

« Eh bien, mais il est quelqu'un qui pourrait parler, à défaut de ma malheureuse fiancée,... la Broffa de qui Carlotta avait acquis ce talisman, comme je l'ai maintes fois répété. »

Lorédan inclina la tête.

« Je m'en suis déjà avisé. La Broffa va donc comparaître. »

Et il appliqua sur la table quelques coups de son coupe-papier.

L'instant d'après, la porte s'ouvrant, la pythonisse s'y encadrait, saisissante apparition.

Vêtue, eût-on dit, des oripeaux usés d'une princesse de théâtre, c'était une femme d'assez haute taille, avec deux tout petits yeux noirs, exagérément proches l'un de l'autre, à peine séparés par un nez en bec de vautour, que rongait hideusement une sorte d'ulcère sec. Sa bouche fendue en coup de sabre se trouvait assez en retrait de ce rostre d'aspect offensant et du



La Broffa.

meulon qui avançait comme un éperon de galère.

Et tout autour de ce visage à l'expression ironique, dédaigneuse, voire menaçante, se dressaient des crins gris, crépus en auréole de Gorgone.

« Broffa, demanda Lorédan. Connais-tu la signorina Carlotta Rienzi, réponds ?

— Ah ! Excellence, répondit la sorcière, qui peut jamais dire qu'il en connaît un autre ? On connaît et l'on ne connaît point. Le jour n'est pas la nuit et la nuit n'est pas le jour. Minuit et midi sont aux deux bouts de la journée...

— Qu'est-ce que ce jargon ? s'écria l'inquisiteur avec impatience. Exprime-toi plus clairement.

— Ce qui est clair pour ceux qui savent n'est que brouillard pour les ignorants.

— Nous perdons notre temps. Je te demande si tu connais la signorina Carlotta Rienzi, et si elle est venue chez toi ».

La femme eut un sourire qui ressem-

blait à une grimace et poursuivit son jeu :

« Qui n'est pas venu chez la Broffa ? Toute la ville y a passé, Excellence. Et peut-être vous-même, tout inquisiteur que vous soyez ! »

Lorédan s'impatienta :

« Assez de ces sottises ! cria-t-il. Maudite sorcière, si tu ne veux parler nettement, je vais te faire donner la question, et sur l'heure ! Nous verrons bien, aux brodequins, si tu te décides à répondre et à dire ce que tu peux savoir ».

Un rire chafouin et forcé découvrit quelques chicots verts dans la bouche démeublée de l'abominable vieille, mais l'argument avait produit son effet. Elle commença par sauver la face :

« Je me moque bien des tortures. J'ai des moyens sains, orthodoxes et de bon aloi pour n'en point sentir les douleurs. Mais, après tout, ici, je n'ai rien à cacher. Sachez donc que je n'ai jamais vu ni chez moi, ni ailleurs, cette signorina Carlotta Rienzi. Comme tout le monde, je connais son nom, et voilà tout.

— Ainsi, poursuivit le juge, tu n'as pu lui remettre un paquet de lettres de saint François de Paule destinées à servir de talisman à son fiancé ? »

La vieille rit encore, grinçante :

« Je ne sais ce que veut dire cette histoire de talisman : je ne vends point

de talismans, ne tenant pas à me voir brûler comme sorcière. Tout au plus donné-je quelques conseils, fondés sur la sagesse et le sens commun, mais rien de plus... rien de plus!.. Je n'ai jamais eu en ma possession de lettres de saint François de Paule...

— Vous entendez? » fit l'inquisiteur, en s'adressant à Guido.

Le jeune homme était anéanti; pourtant il tenta de réagir :

« Mais, signor, ce n'est pas possible. Cette vieille ment. Elle a quelque intérêt à me perdre dans votre esprit. C'est de Carlotta que je tiens ce que je vous ai dit et Carlotta ne peut pas mentir... Et puis, au surplus, qu'importe que j'aie eu sur moi des lettres de saint François de Paule?... ces lettres fussent-elles falsifiées par cette Gorgone?

— Va-t'en, Broffa; tu es libre », dit l'inquisiteur.

La vieille eut un grand soupir de soulagement. Elle esquissa la plus gracieuse de ses révérences et sortit en hâte, de crainte que le redoutable juge ne se ravisât. Lorédan renvoya également les sbires, tout en leur ordonnant de se tenir à portée. Puis, voyant Guido irréductible dans ses affirmations d'innocence, il essaya d'une autre tactique.

Paraissant s'humaniser, il prit le ton amical des conversations d'autrefois :
« Allons, Guido, allons, mon enfant, ma condition d'inquisiteur ne devrait



« Sur le Christ, moi, Guido Morosini, je jure que je n'ai commis nul crime ».

pas me permettre d'entendre tes appels à notre ancienne amitié. Tu sais comme moi que « le bien de Venise » doit rester au-dessus de tous les autres sentiments. Mais je ne puis vouloir ensuite que ton bien, fils de mon ami.

« Ne persiste pas dans un système de défense aussi ridicule et que ruinent les faits. Avoue la vérité ; parle-moi comme à un parent. Sans doute as-tu succombé à un instant d'égarément ? Je saurai trouver au fond de moi un peu de pitié pour la mémoire de ton père, pour toi-même, pour le grand nom que tu portes... Parle, mon enfant, parle ; c'est une oreille amie et miséricordieuse qui t'écoute. Tu es au confessionnal... Tu t'es laissé entraîner, sans doute... Mais tu sens bien, maintenant, à quel point tu es coupable... Dis-moi toutes les circonstances de ton crime... Je trouverai quelque moyen d'adoucir la rigueur du sort qui t'est réservé... ».

Cette douceur, cette indulgence remuèrent toutes les fibres profondes au cœur de Guido, mais son attendrissement fut presque aussitôt suivi d'un mouvement d'impatience :

« Avouer ? Mais, qu'avouer, donc ? Je dis, j'affirme solennellement que je n'ai jamais commis aucun crime et que ma conscience est nette. Je ne puis me dire coupable quand je ne le suis point ! »

La figure sévère de l'inquisiteur se durcit de nouveau :

« Vous le jureriez sur le Christ ? » demanda-t-il, renonçant au tutoiement amical.

Et, se levant, il tendait un crucifix qu'il avait pris sur la table. Guido étendit la main sur la sainte image et, d'un ton grave, pénétré, déclara :

« Sur le Christ, moi, Guido Morosini, je jure que je n'ai commis nul crime. Que la foudre me frappe à l'instant si je mens ! »

Cette fois, les yeux du juge jetèrent des flammes :

« Ah ! misérable parjure ! » s'écria-t-il.

Et, prenant les papiers qu'il venait d'extraire de l'enveloppe, il les mit sous les yeux du fils de son ancien ami :

« Noie-toi donc dans ton venin, vipère ! »

Successivement, les mains tremblantes d'indignation, l'inquisiteur montra toutes les pièces découvertes par d'Erlande sur l'espion français poignardé dans sa gondole. On a vu au moyen de quel infernal stratagème Camille avait réussi à faire porter au jeune homme les preuves de la dénonciation déposée contre lui dans la *bocca del leone*.

Cette fois, la stupéfaction de Morosini ne connut plus de bornes :

« Ces pièces étaient donc dans l'enveloppe aux lettres du saint ? »

— Oui, voilà de quel saint étaient les lettres ».

De ces documents il ressortait que le porteur entretenait des intelligences avec plusieurs services importants de la République, notamment avec l'Administration militaire et avec l'Arsenal. Ils contenaient des renseignements sur le nombre, l'état, la résidence des troupes de la République Sérénissime, sur les munitions et l'armement, sur la marine...

« Avoueras-tu, suppôt de Satan ? »

Mais Guido était devenu très triste et très calme. Il se voyait emprisonné

dans une trame serrée, positivement inextricable. Bien qu'innocent, il se sentait perdu. Pourtant, il essaya de discuter :

« Au moyen de quelle machination a-t-on réussi à me faire remettre ces papiers par Carlotta ? Je ne le sais. Mais, ce que je sais bien, c'est qu'elle est pure et qu'elle a agi à son propre insu., c'est que je suis sans tache... au surplus, je ferai remarquer que, nulle part, sur ces documents, je ne suis désigné par mon nom...

— Les traîtres ne sont, d'ordinaire, pas si sots. Cela est élémentaire, répondit l'inquisiteur en haussant les épaules... Guido Morosini, j'ai honte de le dire : ta culpabilité est éclatante. Elle ne fait plus l'ombre d'un doute. Tu ne peux espérer quelque suprême indulgence qu'en livrant sur-le-champ le nom de tes complices.

« La main de la justice est déjà sur toi, mais, si tu ne parles, elle s'appesantira de tout son poids le plus redoutable ».

Toujours très doucement, et se redressant sous la fatalité qui l'écrasait, l'héritier des doges répondit :

« N'ayant point commis le crime infâme dont on m'accuse, je ne puis avoir de complices et ne saurais désigner personne. Une fois de plus, sur le martyr du Golgotha, je crie mon innocence... Lorédan, je vous le dis : je suis victime d'une ignoble machination... ».

Sans répondre, l'inquisiteur frappa de son coupe-papier. Des sbires entrèrent et, sur un signe, chargèrent Morosini de lourdes chaînes.

« Albertini est-il là ? demanda le juge.

— Oui, Excellence. C'est bien. Descendons ».

Tous sortirent. Dans la pièce servant d'antichambre à celle où avait eu lieu l'interrogatoire attendait un petit homme débile et clignotant, vêtu de noir et qui, entre deux archers, semblait plus mort que vif. Ses gardiens l'entraînèrent et se joignirent au cortège. Par des escaliers d'où montait une odeur de remugle, de vase et d'eau croupie, ils descendirent vers les locaux inférieurs du palais. C'était le chemin des Puits, ces prisons encore cent fois plus atroces que les Plombs, et d'où l'on sortait rarement vivant.

Bientôt, Lorédan, les soldats, les deux prisonniers se trouvaient réunis dans un cachot funèbre, humide et suintant. Ce local moisi était tout garni d'appareils sur la destination desquels un Vénitien de ce temps-là ne pouvait se méprendre, non plus que sur la qualité du personnage d'aspect sinistre qui attendait dans un coin, tout en dérouillant on ne savait quel rouage.

Guido frémit, mais il se domina et reprit son calme hautain. Quant à Albertini, son visage était devenu gris de terreur. Ses membres s'agitaient dans un tremblement lamentable et ses dents s'entre-choquaient avec un bruit qui faisait mal.

« Celui-ci, annonça l'inquisiteur, vous le reconnaissez, Guido Morosini. C'est Albertini, expéditionnaire de l'Arsenal, votre complice, nommément désigné dans les papiers compromettants saisis sur vous.

— Je ne le reconnais point, répliqua le jeune homme, puisque c'est la pre-



Le bourreau, de demi-minute en demi-minute, ajoutait des poids.

mière fois que je le vois. S'il a trahi, je le plains de sa bassesse en me disant que, moins misérablement payé, peut-être ne se fût-il point laissé tenter.

— Et vous, Albertini, vous reconnaissez votre complice, Guido Morosini ?

— Hélas ! seigneur, murmura en pleurant le scribe, je suis entre vos mains, et bien coupable, mais, pour le repos de mon âme, je ne dirai pas reconnaître ce jeune homme que je n'ai jamais rencontré avant aujourd'hui.

— Faites bien attention : si vous n'avouez de bonne grâce, nous saurons vous faire avouer de force.

— Je ne le connais point, signor ; je le jure sur ma femme, sur mes pauvres enfants et sur la sainte mère du Christ. Tout ce que je puis dire, c'est que je croyais ne donner que des renseignements sans importance. Dieu ait pitié de moi !

— Au chevalet », dit tranquillement l'inquisiteur.

Le bourreau avança une sorte de chevalet en dos d'âne à quarante degrés sur lequel les sbires campèrent le misérable Albertini. Deux bracelets de cuir lui furent attachés aux chevilles. Ces bracelets étaient munis de crochets

auxquels le bourreau commença de suspendre des poids, de plus en plus lourds, par une lente progression.

Raidi, tout d'abord, dans sa volonté de ne rien dire, Albertini serrait les lèvres et les mâchoires. Mais, peu à peu, on vit ses traits grimacer de douleur. Son front se couvrait de sueur. Il soupirait abominablement. Il sentait l'arête coupante pénétrer en lui, tandis que les poids tendaient douloureusement ses pauvres jambes. Et, tout d'un coup, c'en fut plus qu'il n'en pouvait porter. Il se mit à pousser des cris déchirants, hurlant :

« Grâce ! Grâce ! Pourquoi ?.. Oh ! pourquoi ? puisque je ne le connais pas, je vous dis !.. Si je le... si je le connaissais... je... le dirais... plutôt que de souffrir ainsi ! »

L'inquisiteur attendait, l'air indifférent, nullement remué par cette scène atroce. Par les fentes de persiennes aveuglant le soupirail, il regardait une gondole qui passait sur le Rio Palazzo et dont les rameurs chantaient éperdument — peut-être pour ne pas entendre les cris. — Par instants, il répétait sur un ton de litanie :

« Avouez, Albertini. Reconnaissez-le et la torture cessera ».

Pour toute réponse, le scribe se mit à beugler, telle une bête. D'un geste, l'inquisiteur ordonna au bourreau d'ajouter des poids. De ce moment, la plainte horrible ne cessa plus, Albertini criait, criait, continûment, et pleurait, et sanglotait, et vagissait comme un petit enfant...

Le bourreau, de demi-minute en demi-minute, ajoutait des poids.

On voyait les maigres jambes tendues à rompre. À chaque poids ajouté, le torse s'affaissait un peu, tandis que la dure arête du bois pénétrait plus profondément... Et toujours l'inquisiteur ordonnait un supplément de la charge et es cris redoublaient, crevant les tympans, bourrelant le cœur sensible de Guido. S'il n'eût pensé à Carlotta, il se fût avoué coupable pour faire cesser une pareille abomination.

Mais, après un poids encore, la douleur fut la plus forte. Incapable de supporter plus longtemps cette géhenne, le scribe avoua le mensonge qu'on lui demandait. Il gémit :

« Oui. Oui. Oui... je le reconnais. C'est bien lui mon complice... mais assez... assez... assez ! »

Il s'évanouissait. Le bourreau enleva les poids, tandis qu'un secrétaire consignait sur son procès-verbal les aveux formels du comparse qu'on emportait, pantelant.

« Morosini, fit le sénateur, votre complice avoue. Nous attendons de vous une même confession ».

Dans la colère qui le secoua, le jeune homme agita ses lourdes chaînes, comme s'il se fût agi d'autant de plumes. Il vociféra :

« Que signifie un pareil aveu, arraché à une âme faible par la torture physique ? Je n'ai pas trahi. Je n'avouerai point de trahison. Vous pouvez bien me couper en deux quartiers sur votre chevalet, mais vous ne me ferez pas me reconnaître coupable !

— L'eau ! » dit seulement l'inquisiteur au bourreau.



Guido eut de l'eau jusqu'au menton.

Le juge et son greffier se retirèrent sur les marches supérieures de l'escalier qui s'évasait à partir de la porte, en descendant dans le cachot. Cependant, avec des gestes accoutumés et professionnels, le bourreau faisait descendre en grinçant une chaîne rouillée et bifurquée à son extrémité, qui, à la voûte du cachot, passait sur une poulie.

Les deux bouts de la chaîne furent fixés aux poignets du jeune patricien et le tortionnaire, un homme à large figure bestiale, interrogea du regard l'inquisiteur.

« Allez », dit celui-ci.

Le bourreau ouvrit une sorte de vanne dans le mur longeant le canal, puis, avec les sbires, il vint se réfugier sur les marches, aux côtés du juge... L'eau commençait d'envahir le puits.

Guido en eut jusqu'aux genoux, jusqu'au ventre, jusqu'à la poitrine, jusqu'à la bouche, tandis que, monotone, l'inquisiteur recommençait à satiété sa phrase sacramentelle :

« Avouez, Guido Morosini, avouez... ».

Mais Guido n'avouait point. L'eau fut à son menton, à ses lèvres... Il ferma la bouche et aspira le plus d'air possible par les narines. Alors, il tenta de retenir sa respiration, de se gargariser avec l'air emmagasiné, ainsi qu'il avait entendu dire que le faisaient les pêcheurs d'éponges... Mais il fut à bout. La nature instinctive reprit le dessus. Il avait de l'eau par-dessus la tête. Il ouvrit la bouche, suffoqua, sans que ses jambes liées lui permettent rien pour se soustraire à l'asphyxie prochaine, les lourdes chaînes lui interdisant à peu près tout mouvement.

En même temps qu'une agitation convulsive, une langueur mortelle le gagnait, si paradoxal que cela puisse paraître. Pourtant, il était bien résolu : il mourrait, mais il n'avouerait jamais un crime imaginaire !

Soudain, au moment qu'il se sentait perdre le sentiment et qu'il s'en réjouissait en lui-même, alors que sa dernière pensée s'envolait vers Carlotta, le bourreau pesa sur le moulinet qui manœuvrait les chaînes et, hoquetant et toussant, Guido se trouva arraché à l'étouffement qui le tuait. Ses yeux se rouvrirent au jour, égarés. Pour un instant, il ne sut plus ce qui se passait. Allait-il donc revivre?..

Il vit l'inquisiteur qui, toujours impassible, le regardait de ses yeux morts : « Parle ! » ordonna-t-il.

Malgré son épuisement lamentable, Morosini retrouva la force de proclamer : « Je ne sais rien ! Je ne sais rien ! sinon que je suis innocent... Tuez-moi, bourreaux, mais ne comptez pas me faire fléchir... ».

Un doigt de la main d'ivoire se leva. Le juge implacable ordonnait et, servile, le bourreau laissa le malheureux Guido retomber dans l'eau. La supplicante suffocation recommença.

Dix fois de suite, peut-être, Guido repassa par toutes les affres de la mort lente. A chaque fois, il avait plus de peine à retrouver la conscience, et le moment vint enfin qu'il parut complètement asphyxié. Il fallut des heures de soins pour le rappeler à la vie. L'inquisiteur renonça :

« L'interrogatoire, dit-il, sera repris postérieurement ».

On emporta Guido, privé de sentiment. Dans sa volonté invincible, il n'avait pas parlé. Il n'avait pas avoué le crime prétendu et le sénateur dut reconnaître, lui, que jamais encore il ne s'était heurté à pareil « entêtement ».



CHAPITRE II : UNE PARTIE DE PHARAON

Le soir même de ce jour-là, il y avait grande fête au Palais Voglio où le vicomte d'Erlande donnait à jouer. Les salons étaient illuminés a giorno. Un constant va-et-vient de gondoles balançant des guirlandes multicolores de lanternes, amenait un flot d'invités qui, parés de chatoyants et soyeux costumes, se faisaient mille grâces.

Comme il convient, d'Erlande accueillait ses hôtes au haut de l'escalier monumental, décoré de plantes vertes, pendant qu'un orchestre délicat assaisonnait ses compliments spirituels et pertinents d'harmonies appropriées.

La surprise du vicomte fut grande de voir soudain venir à lui un hôte totalement inconnu et qu'il était donc bien certain de ne pas avoir invité.

C'était un Oriental, sans doute un des envoyés du Chah de Perse, à ce qu'on entendait chuchoter autour de lui, et qui, bien qu'assez rondelet, portait de fort bonne façon un riche costume de son pays. Un long manteau orange en s'entr'ouvrant montrait la robe de soie rayée bleu et vert et la ceinture multicolore où l'orange, encore, dominait et d'où sortait le manche d'ivoire enrichi de pierreries d'un poignard recourbé. Il avait le teint olivâtre avec une barbe poivre et sel, rasée sur les joues et taillée en pointe. Un bon net d'astrakan noir le coiffait et ses yeux gris, très vifs, exprimaient une naïveté enfantine.

S'inclinant devant le grand Maître du Sept de Pique, il porta successivement la main à son front, à sa bouche et à son cœur. Puis, en bon italien, mais non sans un étrange et savoureux accent, il déclama :

« Qu'Allah soit avec l'hôte généreux !

— Je ne doute pas, répondit d'Erlande, en faisant une belle révérence... Je ne doute pas qu'il ne soit déjà avec celui qui me fait l'honneur fort inattendu d'entrer pour la première fois dans ma pauvre maison.

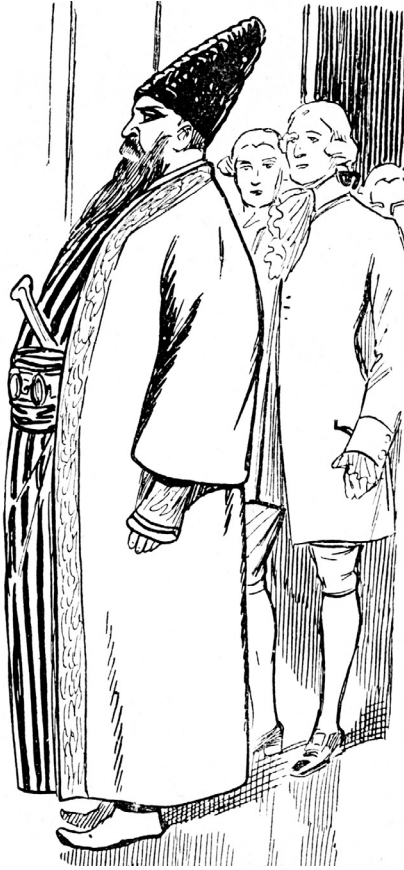
— Ah ! dit le Persan qui, évidemment, ne manquait point de pénétration et comprenait la leçon dissimulée, — tes paroles m'apprennent qu'ignorant de vos mœurs et me fiant toujours aux nôtres, je me suis conduit avec incivilité. J'attends mon pardon de ta haute bienveillance. Mais, sache qu'en Perse tout homme qui passe devant une maison en fête est tacitement prié d'y prendre part à la joie générale. « Puisqu'il n'en est pas de même ici, je redescends dans mon bateau en suppliant ta magnanimité d'excuser ma grossière audace ».

Le vicomte pensa qu'après tout ce Persan pouvait devenir une relation profitable.

« La grossièreté, déclara-t-il avec un sourire, serait pour moi. Malheur à celui qui repousse l'hôte que le ciel lui envoie. Entre, noble étranger, et sois des nôtres ».

Le Persan répéta son salut exotique en ajoutant :

« Ton indulgence, Vénitien libéral, est, comme ta somptuosité, admirable,



C'était un Oriental, sans doute un des envoyés du Chah de Perse.

celle un grand prince. Béni sois-tu jusqu'à la limite des générations ».

Sur quoi, il s'introduisit dans les salons en s'émerveillant devant les peintures et les objets d'art.

À cette époque, on jouait avec passion à Venise. Partout sévissaient brelan, pharaon et bassette. On était fou de jeu, et la fête du vicomte n'était rien qu'un élégant prétexte pour exploiter fructueusement cette rase.

Deux grandes tables de jeu avaient été préparées et l'on put voir bientôt le maître de la maison, cédant aux sollicitations de ses invités, donner le signal de la partie. Femmes et hommes se hâtèrent de conquérir des sièges.

L'une des tables était présidée par le vicomte lui-même. On y jouait aux dés et tout semblait s'y passer avec correction. Cependant, l'œil au guet, le Persan faisait des remarques troublantes.

« Drôle de jeu que ce biribi, se disait-il. Le banquier y gagne sans faute tous les coups qui en valent la peine et les pontes ne touchent jamais que des récoltes misérables !

« Le vicomte est un habile homme, un escamoteur remarquable et son adresse prodigieuse s'égale à celle des plus illustres d'entre les chevaliers du tripot ».

Le fait est qu'à chaque « gros coup » le grand Maître du Sept de Pique faisait prestement disparaître les dés vérifiés par les joueurs et leur substituait d'autres dés, « pipés »⁽¹⁾ ceux-là, dans le cornet.

Il s'arrangeait, au demeurant, pour que ce ne fussent pas toujours les mêmes qui perdissent, cependant que lui gagnait presque constamment... Et les pièces d'or de tomber en cascade continue devant sa place sur le tapis...

À la table de pharaon, « M. Camille » tenait la banque et ceux que déjà avait émerveillés la belle tournure de ce charmant cavalier admiraient encore davantage la maestria avec laquelle il conduisait la partie. Toujours désireux de s'instruire et suffisamment édifié sur les pratiques du vicomte, le Persan s'en vint étudier à leur tour celles de son « second ».

Les yeux alertes de l'Oriental ne furent pas longs à constater que l'aimable

(1) Dés truqués de telle sorte qu'ils donnent au banquier le plus grand nombre de points.

aventurière gagnait, elle aussi, tous les coups dignes d'intérêt, en substituant aux cartes battues et coupées des paquets de cartes qu'elle tirait au fur et à mesure de ses manches avec une rare dextérité...

Aux côtés de « M. Camille », parmi les personnalités les plus notoires de Venise, le baron Katz était en proie à la déveine. Il perdait à tout coup et son visage mafflu exprimait le mécontentement. Il suait et il pâissait, il enrageait, il grimaçait, tandis que, souriant avec une gracieuse insolence, Camille ramassait florins sur florins!

Par instant, l'Autrichien ventru se disait que pareille veine n'était sûrement point naturelle, mais ce n'était là qu'un éclair. Repris par le démon du jeu, certain que cette chance surprenante ne pouvait plus durer longtemps, il se remettait à jouer, et florins, ducats, louis d'or même, recommençaient à s'empiler près de la complice du vicomte.

Alors Katz s'essuyait le front, appelait un de ces laquais qui passaient des plateaux chargés de boissons rafraîchissantes et il avalait un grand verre de limonade.

Après quoi il ne jouait qu'avec plus d'obstination.

Dans une autre partie du palais, devant le bureau du vicomte, « travaillant », tandis que les autres s'amusaient, l'ex-lieutenant Chastelet étudiait les rapports transmis récemment par les émissaires et les agents du Sept de Pique! Ah! certes, le citoyen Jourdain eût été plutôt étonné s'il eût pu contempler ainsi l'homme qui lui avait glissé si habilement d'entre les doigts, après le siège de l'Auberge rouge! L'énigme de la disparition s'expliquait pourtant sans grand'peine... Étourdi seulement, non point tué par la balle d'Antoine Clou, qui s'était aplatie sur le crâne, puis revenu à lui sur la table, le lieutenant félon avait pu se traîner jusqu'à la margelle d'un puits s'ouvrant dans la cuisine...

Ce puits constituait une cachette, dont il connaissait l'existence par des affiliés du Sept. À la faveur d'évidements pratiqués à cette intention dans la paroi même, il avait pu gagner le niveau de l'eau et, malgré sa faiblesse extrême, s'était glissé dans une sorte d'excavation, formant galerie, et qui devait servir à l'écoulement du trop-plein.

Ainsi, au cours de ses recherches, forcément très rapides, Jourdain, qui s'était penché sur le puits, n'avait rien vu, rien soupçonné.

À présent, devant le bureau d'Erlande, Chastelet ne paraissait pas enchanté des nouvelles récemment reçues.

« Ça ne va pas! murmurait-il avec humeur, le Sept de Pique est dans une bien mauvaise passe ».

Jetant la feuille qu'il achevait, il parcourut un autre pli, venu, celui-là, de Milan.

« Salut au Sept. Les Autrichiens sont nettement coupés des Sardes, qui ont envoyé aux Français des plénipotentiaires chargés de négocier un armistice. La situation de Beaulieu est aussi mauvaise que possible et le moral de son armée me paraît gravement atteint ».